

L'ART ET LA POÉSIE CHEZ NÉRÉE BEAUCHEMIN ⁽¹⁾

Nérée Beauchemin ne se reconnut jamais de ces dons qui brillent et font éclat. Sa prière de poète consista à demander " du courage à vivre et du souffle à chanter " (2). Loin d'offrir à ses critiques de l'avenir les confidences précieuses qui délimitent l'évolution d'un auteur et marquent le cheminement d'un génie, il prit plaisir à dérouter toute analyse subtile de lui-même par ce besoin d'effacement et de modestie qui marquait toute son action et le poursuivait jusque dans ses rêves de poète.

Il se compare à " un pêcheur de lune, à un pauvre gars hanté par le jeu des mirages du gouffre bleu " (3). Un journaliste trifluvien signalera même à ses lecteurs que " le bon poète d'Yamachiche fait tellement peu de bruit dans sa laborieuse et paisible solitude, qu'il réussit presque à faire oublier qu'il vit " (4).

C'est qu'il avait découvert à la suite de Boileau ces " petites choses qui sont toute la poésie ". Aussi se fit-il un idéal d'y attacher son existence. Il n'a jamais quitté l'enclos fleuri de la maison ni rompu ce charme d'intimité qui l'asservait au vieux Machiche :

Je me suis fait une raison
De me plier à la mesure
Du petit cercle d'horizon
Qu'un coin de ciel natal azure (5).

Les motifs de ce choix modeste sont surtout d'ordre psychologique. Il y avait chez le poète comme un besoin de repli vers l'intérieur, vers les sources vives de l'âme ; d'autre part,

(1) L'auteur de ces lignes publiera sous peu une étude sur Nérée Beauchemin dans la collection " Pages Trifluviennes ".

(2) Journal intime.

(3) Vers inédits.

(4) HISTORICUS, *le Bien Public*, 1930.

(5) *Patrie intime*, p. 2.

son patelin lui fournissait tant de forces intimes, "harmonies de toutes les poésies du terroir, de la petite et de la grande patrie" (1), que cette douceur de vivre qu'il y éprouvait le préviint des évasions et des fuites sans but. En un quart de siècle, à peine a-t-il franchi une ou deux fois les limites de son village pour la ville voisine. Comme l'a écrit Mgr Camille Roy, "il s'appliqua toujours à fixer dans une forme gracieuse et simple, dans des strophes sincères et émues, les bonnes et douces choses de chez nous" (2). Ces bonnes et douces choses, c'était l'âme de la patrie intime. Convaincu que dans les paysages les plus communs, les plus familiers, il existe un élément original qui mérite d'être aimé uniquement, il appliqua sa longue vie à l'exprimer. Nous trouvons dans son œuvre les caractères éternels de sa petite patrie et la somme parfaite des attirances et des beautés régionales.

Nérée Beauchemin avait donc son secret, et, sûr de sa voie, il savait s'orienter vers les cimes sans redouter les vides de l'isolement. Sa recette poétique ou plutôt son secret de poète, nous le trouvons dans son journal intime : "Sujets menus, insignifiants à plaisir pour que l'habileté de l'exécution soit plus frappante (3)." Ces quelques idées expriment tout son art poétique. Valeur relative du sujet propre tout au plus à soutenir l'ébranlement de la muse. En bon théoricien du vers, Nérée Beauchemin sait que le poète a plus que des idées à nous offrir. Il se doit d'exprimer la beauté, de réveiller en nous l'image imprécise du rythme universel et d'atteindre, par delà le monde imagé, l'obscur appétit de Dieu dilué dans un infini de désirs.

En dehors du sens impur que représente le sujet, il admet un autre sens, le pur, celui entrevu par le poète et qui transpose son inspiration. Sur ce point, il s'accorde avec les grands critiques du jour.

Tout le monde aujourd'hui, écrit Jacques Rivière, est d'accord pour admettre qu'une vérité, c'est-à-dire, une idée en contact avec les choses et les reproduisant, est inexprimable en poésie ou n'y peut passer qu'en l'infectant de prosaïsme. La poésie tend de plus en plus à se différencier du jugement et même de la perception.

(1) Correspondance.

(2) Lettre à Mme N. Beauchemin.

(3) Journal intime.

Est-ce à dire qu'il excluait l'idée de la poésie? Toute son œuvre proteste là contre. N'a-t-il pas dit : " On ne peut écrire en vers ce qui ne voudrait rien dire en prose (1)." En effet, il se croyait impuissant à rendre ses expériences intimes autrement que par le véhicule de l'idée ; mais, ce qu'il voulait poser, c'est que, selon le mot de Thibaudet, " à l'idée de poésie pure est liée celle de l'inspiration, de génie qui souffle, de facilité suprême et d'un état de grâce que bien naturellement l'on compare à la communion avec Dieu ". Il savait encore le plaisir poétique d'ordre imaginaire et à ce compte admettait que le sens poétique se constitue souvent d'impressions obscures que ne peuvent comporter les plaisirs intellectuels formés d'ordre et de clarté.

C'est pourquoi il aimait si peu annoter ses vers, comme il le lui fut demandé souvent.

La poésie, disait-il, est chose vague, impalpable, impondérable, hermétique. Les poètes, comme les dieux, les devins, les magiciens, aiment le mystère. Ne cherchez pas à les voir à nu. N'allez pas leur demander le secret de leur naïve ivresse et de leurs enthousiasmes enfantins (2).

Rien ne le fatiguait comme le didactisme :

J'adore ma petite patrie ; puis-je vous la faire adorer autrement que je l'adore? Je m'enivre de ses parfums ; inutile de vous dire pourquoi ils me sont si doux à respirer (3).

Aussi Nérée Beauchemin cherche-t-il à produire son effet galvanique bien moins par la luxuriance de l'idée que par la profondeur et la suggestion de sa mystérieuse expérience. En ce sens, il déclare que le poète est un créateur, un découvreur (4), parce qu'il tire du champ inexploré de l'inspiration, non pas des fruits qui assouviennent les curiosités sur la vie et les choses, mais des parfums qui enivrent, une magie qui ensorcelle, un ineffable qui transporte. Mgr Baudrillart pénétrait jusqu'au cœur la muse beaucheminienne, quand il félicitait le poète " de ces poèmes exquis d'art et de nature où les amis de la poésie pure trouveraient la musique de leur

(1) Clément MARCHAND, *le Bien Public*, 22 août 1933.

(2) Correspondance.

(3) Journal intime.

(4) *Le Devoir*, 16 novembre 1927.

choix " (1). Tout ce qu'il faut penser de sa poésie, il l'a dicté lui-même dans un court paragraphe qu'il écrivait sur Henriette Charasson : " Musiques du cœur, musiques de l'âme, musiques du plus pur mysticisme " (2), voilà l'art vrai qu'il a voulu condenser en deux volumes de courts poèmes.

*

* *

Vu à travers ses manuscrits et les nombreux jets de ses poèmes, Nérée Beauchemin nous apparaît comme un laborieux artisan du vers. On trouve dans ses carnets intimes jusqu'à sept brouillons successifs d'un même poème. Même à l'heure de donner le bon à tirer, le poète est encore tiraillé par l'angoisse de la forme. Ses soucis de mots et de rythmes le poursuivent comme une hantise. N'a-t-il pas écrit :

J'aspire au lyrisme extatique.
 Mon oreille éperdue essaie de saisir l'infini concert.
 Je rêve les rythmes, les phrases
 Qui montent dans un vol de feu
 A travers le ciel des extases
 Vers le beau, vers le vrai, vers Dieu (3).

Il s'excuse d'arriver au naturel à force de peine et de labeur. Il sait que c'est la rançon de l'œuvre parfaite, et pourtant, assuré du scandale qu'il produira à le dire, il tente de l'atténuer par ces réticences dont il a le secret. Acculé au mur, il avoue ingénument n'arriver à donner l'impression de facilité qu'à force de travail et de difficulté :

On a dit, écrit-il, que je faisais difficilement des vers faciles. Cette facilité apparente était, je l'avoue, le fruit d'un long travail (4).

Tout temps lui était bon d'ailleurs pour composer. Même la nuit le trouvait disposé aux effusions d'ivresse annonçant les visites de la muse. Durant sa dernière maladie, alors

(1) Correspondance.

(2) *Le Devoir*, 25 juin 1928.

(3) *Floraisons matutinales*, p. 84.

(4) Correspondance.

qu'une paralysie partielle l'empêchait d'écrire, il conserva cette attitude accueillante envers l'inspiration et ne craignit pas d'éveiller souvent l'une ou l'autre de ses filles pour dicter ces jaillissements poétiques qu'il sentait sourdre en lui. Il avouait à l'un de ses admirateurs qui le visitera sur les derniers jours de sa vie :

Je n'écris pas souvent, car cela me fatigue beaucoup ; mais lorsqu'une poésie me vient à l'esprit, il faut que je la compose, car je suis oppressé tant que je ne l'ai pas terminée (1).

En dépit du travail d'expression, Nérée Beauchemin connaissait la possession de la muse. Il vivait cette expérience confuse qui le secouait, pareille à un charisme, jusqu'à ce qu'elle eût coulée dans la belle ordonnance du poème. A l'instar de Barrès, il voulait faire œuvre d'art vivante en projetant dans la matière verbale comme une émanation de toute son âme.

J'irai suivant ma fantaisie
Boire aux ruisseaux harmonieux
Où croît, aux caresses des cieux,
La fleur d'or de la poésie (2).

Lui qui se savait un don de tout sublimer, de tout dorer, même les choses les plus communes, il n'y voulut parvenir que par un travail sans cesse renouvelé. Nous trouvons dans quelques vers inédits sa pensée sur le rude métier du poète :

TRAVAILLE AVEC AMOUR

Si tu veux que de bouche en bouche soit vantée
L'œuvre de ton génie et de ta passion,
Travaille un quart de siècle et Pygmaléon
Sur la joue et le front baise ta fiancée ;
Mais longtemps, bien longtemps près de toi, fol amant,
Dans ta tour en secret, garde ta fiancée
Si longtemps que pour tous, elle soit trépassée
Comme dans son château la belle au bois dormant.
Que le prince des vers réveillant la momie,
Cent ans après, devant le poète du jour
Vienne glorifier et des fleurs de l'amour
Couronner la beauté de la belle endormie (3).

(1) M. Camille DUCHARME, *le Nouvelliste*, 12 mai 1931.

(2) *Floraisons Matutinales*, p. 95.

(3) Vers inédits.

Ce sacerdoce du travail, il voulut l'exercer jusqu'à la minutie. Sa seule correspondance à propos de *Patrie intime* nous livre sur ce point un document des plus suggestifs. Il poussa le sens du détail jusqu'à vouloir justifier chacune des expressions de sa langue.

Faut-il dire : " le jour que je suis né, la ville où je suis né ? " J'ai souvenance d'avoir vu cette distinction, écrit-il, dans ma défunte grammaire de l'académie (1).

L'auteur s'excuse comme suit de ces scrupules toujours relevés mais qui ressortissent parfois de la sémantique pure :

Je désire tant que la correction soit impeccable ! Dans mon premier volume de vers, il s'est glissé deux fautes, une sur le mot *enregistré* et l'autre sur le mot *émeraude* (2). Fréchette, continuait-il, a fait le voyage à Ottawa pour corriger le mot *enregistré* ; le typo mettait un accent sur la quatrième lettre (3).

Tout en travaillant à parfaire sa lexicologie, il ambitionnait d'accomplir l'œuvre la plus nationale à ses yeux : la défense du parler de chez nous. Ce projet le poursuivait à travers ses lectures, de sorte qu'au cours de sa longue existence, il put recueillir une ample moisson de détails linguistiques colligés sous le titre suivant : *Miettes lexicologiques*. Dans un court préambule, le poète explique la raison d'être de telles recherches :

Expressions du terroir, locutions archaïques que j'ai recueillies au fil de mes lectures, non pas dans les glossaires mais dans les livres, prix de l'Académie française et prix Goncourt. Preuve que ces expressions ne sont pas des canadianismes. On l'a dit et redit, nous n'avons presque rien inventé. Et vraiment, si je ne craignais pas que ma prétention parût ridicule, je serais tenté de conclure pour une fois de plus à la modernité de notre langage populaire (4).

En cultivant la pureté de sa langue, Nérée Beauchemin voulait aussi ouvrir en patriotisme. Il poursuivait ce travail linguistique en même temps que la correction de ses

(1) *Miettes lexicologiques* (inédit).

(2) Correspondance.

(3) Correspondance.

(4) *Miettes lexicologiques*.

poèmes. Ses œuvres n'ont pas subi d'égales retouches. Il écrit à un ami :

J'ai gardé dans mes cartons six ans ma poésie à d'Iberville. Si j'avais gardé plus longtemps quelques-unes des dernières pièces que je vous ai envoyées, je les aurais peut-être refaites complètement. Et pourtant, c'est presque d'un seul jet que j'ai écrit ma "Cloche de Louisbourg". Toutes ces craintes, ajoute-t-il, ces hésitations, ces doutes vous donnent une idée de mon état d'âme. Un matin, c'est l'ivresse dont parle Boileau. Le lendemain, c'est le désenchantement, le dégoût, l'angoisse, la névrose, l'affreuse névrose avec toutes ses phobies (1).

Quelques mois plus tard il dira :

Je suis tellement désœuvré, désenchanté de mes vers que si c'était à recommencer, je jetterais au feu tout le margotin (2).

L'imminente publication de *Patrie intime* renouvelait ses inquiétudes d'écrivain solitaire. "J'éprouve de plus en plus la grande angoisse que j'éprouvais avant la publication de mon premier livre (3)." On sent que ces ennuis de la publication n'entraient pas dans son genre d'activités.

Le goût de la forme ordonnée le maintenait dans les grands chemins classiques. Il le proclame :

J'ai pour étoile l'art antique,
Le beau, ce pôle dont l'aimant
Nous attire éternellement (4).

Descendant au cœur des choses, il y découvre les lois éternelles ; aussi n'a-t-il jamais voulu la forme pour la forme. "J'ai toujours cherché, sans peut-être les trouver, avant tout la richesse du sens et la classique vérité du beau (5)." Il s'est rarement éloigné de la métrique traditionnelle, de la belle ordonnance classique et du vers du XVIII^e siècle. Nérée Beauchemin ne dédaigne pas pourtant les splendeurs de la rime hugonienne. Il assouplit ses vers de coupes ingénieuses et variées. On l'a comparé avec raison aux Parnassiens, quoique Lozeau ait pu écrire qu'il "était

(1) Correspondance.

(2) Correspondance.

(3) Correspondance.

(4) Vers inédits.

(5) Correspondance.

un pur artiste suffisamment affranchi de ses maîtres, les Parnassiens ”.

Sa personnalité déjà manifestée par les atours de son vers s'exprime surtout dans sa façon de sentir. Mgr Laffèche saisissait l'aspect harmonieux de l'âme du poète quand il lui écrivait : “ La poésie et la musique sont deux sœurs inséparables que le Père céleste a données à l'homme pour lui adoucir les ennuis de l'exil (1). ” Le sentiment se fondait chez lui en une musique tout intérieure qu'il évoquait par un rythme presque magique. Cette musique de menuet constitue l'élément essentiel de sa poésie :

Que l'instrument de l'artiste, écrit-il, soit la lyre ou quelque violon d'Ingres ; qu'il soit tenu par un classique, un romantique, un symboliste, j'oublie quelques accords dissonants pour n'aspirer qu'à la plénitude d'expression de la mélodie, et la force et la virtuosité de l'exécutant (2).

Ce rythme verbal se nourrissait au puits sans fond de la sensibilité du poète. Bien des anecdotes pourraient illustrer ce fait. Rappelons seulement la visite que lui firent les scouts catholiques des Trois-Rivières. C'était le 26 juillet 1929. Le vieux poète resta si ému devant ce beau spectacle de jeunesse qu'il ne put retenir ses larmes. “ Dites-moi, Père, demandait-il à l'aumônier de la troupe (3), est-ce que ce n'est pas trop de sensibilité que je leur montre, à vos enfants, en pleurant ainsi ? ”

A mesure qu'il avançait dans son art et dans la vie, on peut presque dire qu'il devenait tout lyrisme et toute sensibilité. Un hôte du poète raconte ainsi ses impressions :

Il me demanda de lui dire “ La petite Canadienne ”. Encouragé par mon succès du début, je commençai. A la fin de la première strophe, il me dit tout heureux : “ C'est ça, continue. ” Et je continuai, y mettant toute mon âme ; mais à la dernière strophe, quel ne fut pas mon embarras de voir Beauchemin pleurer. Ce n'est pas sans peine que je terminai en voyant l'émotion toujours croissante du poète dont la poitrine se soulevait sous les sanglots. Lorsque ce moment d'émotion fut passé, il s'excusa auprès de nous d'être aussi sensible et me demanda de lui dire quelque chose pour le distraire (4).

(1) Correspondance.

(2) *Le Devoir*, 16 novembre 1927.

(3) Le R. P. Vincent Bélanger, O. F. M.

(4) M. Camille DUCHARME, *le Nouvelliste*, 12 mai 1931.

La critique a reconnu cet aspect musical de sa poésie. Louis Mercier le surnommait "une âme naturellement musicienne" et Louis Dantin écrivait : "Nérée Beauchemin s'avère un symphoniste au mode bien défini, à la gamme fixée et concrète." Cette musicalité paraît davantage dans *Patrie intime*. Le poète y provoque presque à chaque vers l'enchantement par la musique des rythmes et des mots.

Un autre élément de la personnalité de Beauchemin c'est sa forte "visualité". "Il est un peintre à la touche très large, aux couleurs plutôt vives ; il préfère les grands tableaux aux fines miniatures ; il campe ses personnages en des scènes vécues. Mais en général, il insiste sur les spectacles que lui offrent la grande nature et ses décors changeants (1)." De là tant d'images somptueuses qui remplissent les *Floraisons matutinales*. Dans *Patrie intime* l'auteur, tenant compte de la critique, mettra un voile de sobriété sur ses symboles en donnant un ton plus classique à son imagerie.

Le bon renom des vers de Beauchemin leur viendra sans doute de la versification toujours correcte, de la qualité des rimes, de la variété des rythmes et des coupes ; mais plus encore, de l'harmonie et de cet élément impondérable qui origine du génie et s'exprime en émotion si forte et si profonde (2). Bien vaine serait néanmoins la tentation du critique de le circonscrire dans quelque théorie fermée ou quelque chapelle poétique, quand il n'a voulu chanter que sa vie, toute sa vie, avec sa spontanéité et son incomparable élan.

Certes, on peut le rapprocher du bloc régionaliste : Alfred Garneau, Pamphile Lemay, Blanche Lamontagne et Alfred Des Rochers ; mais, lui, que M. Olivar Asselin a surnommé "le moins barnumesque de tous nos poètes", il reste unique, parce que toute sa vie il n'a voulu être que lui-même. On l'a proclamé "l'écrivain le plus complet de notre renouvellement poétique" (3). Il fut mieux qu'un

(1) M. l'abbé CHARBONNIER, D. L., *l'Action canadienne-française*, avril 1923, p. 86.

(2) Voir *Encyclopedia Britannica*. "Beauchemin shows true poetic genius, a fine sense of rhythm and verbal melody, a curiosa felicitas of epithet and phrase and so sure an eye for local colour that a stranger could choose no better guide in the imagination life of Canada."

(3) Harry BERNARD, *le Bien Public*, 24 janvier 1929.

bon ouvrier du vers, il a été chez nous un maître de la plume en même temps qu'un des rares poètes qui surent garder la flamme et le feu en dépit de la gelée de l'âge et des critiques.

Par là il s'est assuré une place de premier rang dans notre galerie de poètes nationaux. Le temps ne fera que grandir la renommée de sa *Patrie intime*, qui a donné à notre race et à notre littérature ce qui lui manquait et ce qui l'exprime intégralement : un code de régionalisme et une apologie de l'âme canadienne.

Gonzalve POULIN, o. f. m.